

EXTRAIT

Comme un tracteur

« Allo mon bébé ?... »

C'est Max Guazzini au bout du fil, le président du Stade Français.

Je suis incrusté dans le canapé du salon de Pierre. Il doit être 9 heures. Ça ronfle autour, j'ai mal au crâne.

« ... Passe au 22 rue Boileau, Raphaël, je t'attends. »

Il raccroche.

Je suis au bas d'un immeuble de verre de cinq étages, dont l'entrée est barrée d'une panthère noire bondissante surmontée de trois lettres rouges : NRJ. Les souvenirs beauvaisiens me secouent la cervelle. « NRJ Beauvais, 89.2 FM... » On écoutait ça dans la voiture pour aller à l'école. À 7 h 30, il y avait un jeu : une 405 blanche floquée du logo de la station sillonnait la ville et l'auditeur qui l'avait repérée pouvait gagner des disques compacts et des cassettes VHS, à retirer au 22 rue Boileau. On n'avait jamais croisé la bagnole en question, pas faute d'essayer pourtant.

« Euh... Je viens voir Max Guazzini... »

La standardiste de l'entrée m'indique le sommet de la verrière. On me propose un café, une jeune fille ôte ma parka. Les étages défilent. Sur les murs, une fresque géante avec les visages peints de Madonna, Michael Jackson, Bon Jovi et les autres vedettes internationales du moment. Je traverse le long couloir menant à la direction, le front encore défoncé par les glaçons ; ma coloration capillaire a viré depuis la victoire en un rose un peu douteux.

La porte de Max est grande ouverte. Tout scintille : ses dents, les disques d'or et de platines accrochés aux murs, son immense chaîne hi-fi posée derrière son fauteuil rembourré et les piles de CD qui défient la gravité. Je repère aussi quelques photos du Stade Français punaisées entre celles de stars de la pop. Max se rassoit dans son fauteuil en cuir, une Rothmans rouge au bec. Je lui en demande une qu'il m'allume aussitôt. Il me parle du club, de choses et d'autres, tout en passant des coups de fil à Bernard Laporte, des collaborateurs et tout un tas de types.

Soudain, une assistante déboule dans le bureau et dépose une enveloppe sur la table. Max la pousse du doigt de mon côté, sans rien dire. Je la décachette et avise les trois feuilles agrafées. J'y vois un appartement, un salaire évolutif, qui me rendra plus riche que mes deux parents réunis dès l'an prochain, des primes improbables et des avantages à gogo. Je ne lis pas tous les petits caractères. Max me tend son stylo bille de président, qui pèse un âne mort et glisse entre les doigts. Avec Max, tu ne négocies pas. Il a une pile de trois cents CV de rugbymen sous le coude. Des gars qui ne rêvent que de ça.

« Je vais te faire écouter un nouveau hit », dit Max alors que je gribouille un ultime paraphe sur la page trois. Il glisse « Paris est une blonde », version remixée dans sa platine CD au son dolby et mime le chef d'orchestre en remuant son stylo, le buste en arrière. Il déploie sa grande carcasse, harnaché dans son bleu de travail jean-polo-blazer, et m'étreint en musique. Je descends les cinq étages en saluant Michael Jackson, Madonna et Bon Jovi. Je remercie la réceptionniste, on m'aide à enfiler ma parka. C'est encore mieux que si j'avais repéré la 405 à Beauvais. À peine sorti du 22 rue Boileau, je dégaine mon téléphone portable. « Papa, ça y est, je suis rugbyman professionnel. »

Quelques jours plus tard, j'aborde mon premier match télévisé sans pression excessive. J'arrive à la gare, le vendredi après-midi, avec deux gros sacs de *chicken wings*. Les gars sont tous là, ils discutent au milieu d'une montagne de sacs de sport. Bernard Laporte surgit comme un diabolin. « Pas diététique. » Première erreur. Nous prenons le train pour Lyon. Je me planque entre deux wagons pour ingurgiter les ailes de poulet, bien huileuses, assaisonnés à souhait. Des traces de ketchup maculent mon duvet naissant. À Lyon, nous attendons le bus pour Grenoble. Juste le temps de me griller une petite cigarette en catimini derrière le car. « Je t'ai vu », me lance une petite tête à lunettes. Laporte m'a encore repéré, mais il m'aligne quand même parmi les titulaires. Juste avant le coup d'envoi, chaque joueur pose, quelques secondes, pour le trombinoscope télévisé. Devant la caméra, je suis comme une vache dans son pré. Tranquille et fier, comme à Beauvais.

Je joue à fond du début à la fin. Je me lance dans une percée de quarante mètres. Même avec un sumo samoan sur le dos, j'avance encore comme un tracteur. Sur le terrain, je me marre, malgré Bernard Laporte au cul et la chaleur impossible. Je cours dans tous les sens. Je fais des grandes diagonales. Je suis asphyxié, dans le rouge au bout de dix minutes, mais je me régale, je raffûte, j'ai confiance en moi. Je me sens invincible, entouré par ces adorables cinglés. Comme ce fabuleux Arthur Gomez, le moulin à vent qui ventile de l'Isérois à tours de bras.

Dernière minute, dernière boulette. On mène au score et le ballon m'atterrit dans les bras. Mes fils se touchent et je décide de jouer une touche rapidement. Une poignée d'Isérois

montent vers moi, au loin. Je prends le temps d'ajuster une frappe style mammoth, à pleine puissance. Il suffit de trouver la touche et l'arbitre officialisera notre victoire. Le ballon, déformé par ma godasse, prend une trajectoire vrillée, en banane, et retombe au creux des bras d'un coureur grenoblois. Relance éclair. Essai. Match nul. La presse n'en tient pas rigueur et m'élit homme du match. Une caméra me colle au coup de sifflet final. Interview pour Canal +, face à Philippe Guillard dit « La Guille ». « Dis-moi, Raphaël, t'es né avec cent kilos ou c'est l'air picard qui t'a rendu comme ça ? – Non, je ne sais pas trop. Mon père n'est pas très gaillard, ma mère non plus... Ils ont dû s'envoyer ! » Classe, le type... À la fin, je ne pense pas à remercier mes coéquipiers, ni les dieux du rugby, mais je rends hommage au Pousse-au-crime et au 41, embrassant virtuellement Denise, Page et Kelly, ces coquins-coquines de la rue Quincampoix.

Je me sens invulnérable. Les bons matchs s'enchaînent. À chaque action le public réagit et j'exulte. Je fonce sans réfléchir. Un match amical à Cambridge et mon épaule gauche se disloque. Opération, immobilisation, rééducation, boisson. En quatre mois, la machine se remet en marche. J'ai 19 ans, je pèse 100 kilos. Et je trimballe désormais une jolie réputation de perce-muraille. Au match de mon retour, à Orléans, je bénéficie d'un traitement spécial, genre massage-broyage musclé. Sur la dernière action, alors que je m'étire pour aplatis en coin, un ailier adverse surgit de nulle part, m'écrase le bras, le ballon fait levier, et c'est l'épaule droite qui sort de son logement. Re-opération. Une vis en plus dans l'épaule. J'ai toujours 19 ans, je pèse toujours 100 kilos.

Le mental au fond du seau, je vois l'équipe première soulever le bouclier de Brennus le 15 juillet. J'observe les champions. Au milieu des stars, quelques acolytes de l'équipe Reichels remportent là leur premier titre senior. Quelques agrafes dans une épaule, une vis et deux trois boulons dans l'autre, c'est pas ça qui va m'arrêter. D'autant que John Connolly, un nouvel entraîneur australien, débarque au Stade. Ce petit père grisonnant, au ventre en forme de cimetière à poulets, devient vite mon nouveau référent. Il me parle en anglais, et même si je ne pipe rien à ce qu'il baragouine, je bois ses sourires et sa confiance en moi. Mon coup de pied vrillé qui partait dans tous les sens, et tuait des petites vieilles dans les tribunes, commence à ressembler à des ogives à la trajectoire tendue : c'est ça, la technique ? Il me demande de m'amuser, il me fait bosser à l'aide de cassettes vidéo et je reprends confiance.